
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 22/2 (1995)

DOI: 10.11588/fr.1995.2.59442

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Einstellung zur Politik, Nation und Verfassung widerspiegelt: die republikanische Tragödie. (Eine fundierte Untersuchung dieses bislang wenig erforschten Gattungstypus liegt inzwischen vor: Albert MEIER, *Dramaturgie der Bewunderung*. Frankfurt/M. 1993). Ausgehend von J. E. Schlegels »Herrmann« (1740/41) erörtert François Genton in seinem informativen Beitrag die Rezeption des »Arminius«-Sujets in der französischen Literatur (Jean-Grégoire Bauvin u. a.). Zum erstenmal in der französischen literar-ästhetischen Rezeptionsgeschichte wird deutsche Literatur als eigenständig angesehen. Das Drama der Gottschedzeit wirkt hier in besonderer Weise als Impulsgeber. (Zur neuesten Forschung auf dem Gebiet der Originaltrauerspiele in Gottscheds »Deutscher Schaubühne« s. Heide HOLLMER, *Anmut und Nutzen*. Tübingen 1994). – In der Folgezeit ist es dann, so vor allem auf philosophisch-gesellschaftstheoretischer Ebene, aber eher umgekehrt: Die deutschen Intellektuellen werden durch die Nachbarnation inspiriert: Jacques Guilhaumou und Joël Lefebvre gehen in ihren Beiträgen dieser Frage nach (»Lectures franco-allemandes«: Sieyès – Fichte; Condorcet – Friedrich Schlegel).

Daß die Französische Revolution als Höhepunkt und Ende der Aufklärung hinsichtlich der Republikanismus-Debatte eine Schlüsselrolle spielt, bringt der Band deutlich zum Ausdruck. Avancierte Republikanismus-Entwürfe entstehen in dieser Zeit. Republikanische Verfassung, Volkssouveränität, Menschenrechte, Republik und Demokratie – diese Themen beschäftigen in zunehmendem Maße Schriftsteller, Philosophen und Publizisten im ausgehenden 18. Jahrhundert. Zu Recht werden in dem Zusammenhang die Schriften der deutschen Jakobiner (Würzer, Rebmann, Wedekind u. a.) hervorgehoben (in den Artikeln von Helmut Reinalter; Christa Schoofs; Lucien Calvié).

Die staatspolitische Dimension (nach 1789) bleibt in dem Band nicht unerörtert: Am »Sonderfall Schweiz« (Beispiel Fribourg) wird ein interessantes »aristo-demokratisches« Verfassungsmodell vorgestellt (Alain-Jacques Czouz-Tornare und Evelyne Maradan), ebenso wie der Einfluß der französischen Republik auf die Konstitution der Mainzer Republik, 1792–1793 (Marita Gilli).

Nur drei Beiträge sind dann der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts gewidmet. Das darf nicht verwundern, dominiert doch in dieser Phase der deutschen und französischen Nationalgeschichte die Restauration; Republikanismus-Fragen treten notgedrungen in den Hintergrund. Erst die Juli-Revolution von 1830, die frühsozialistischen Entwicklungen im Vormärz und die Märzrevolution von 1848 sorgen für eine Wiederbelebung republikanischer Wertvorstellungen. Stellvertretend für den neu angefachten Republikanismus-Diskurs werden einzelne Persönlichkeiten beleuchtet: Eduard Gans (von Norbert Waszek), Pierre Leroux, Proudhon, Marx und Lamartine (von Jacques Viard) und Alexandre Weill (von Joë Friedemann).

Die Beiträge sind unterschiedlich angelegt. Vom Essay (dann eben auch ohne Quellenangaben, Zitatnachweise etc.) bis zur fundierten Analyse (mit sorgfältig zusammengestellter Bibliographie) ist alles vertreten. Auch der Umfang variiert entsprechend (zwischen 7 und 33 Seiten). Diese Vielfalt in der Darbietungsform wirkt aber weder störend noch beeinträchtigt sie den Informationsgehalt des Buches.

Helga BRANDES, Oldenburg

Helmut REINALTER (Hg.), *Der Josephinismus. Bedeutung, Einflüsse und Wirkungen*, Frankfurt/Main (Peter Lang) 1993, 151 S. (Schriftenreihe der Internationalen Forschungsstelle »Demokratische Bewegungen in Mitteleuropa 1770–1850«, 9).

A l'occasion du 200^e anniversaire de la mort de Joseph II, une série de conférences fut tenue à l'université d'Innsbruck. En voici la publication, introduite par un exposé liminaire d'Helmut Reinalter qui rappelle les grands événements du règne, les interprétations divergentes du joséphisme (Winter, Maass, Valjavec), la prégnance de l'héritage jusqu'à la fin de la

monarchie (la bureaucratie). Retenons aussi la mention de l'importance du voyage de Joseph II en France en 1777, qui familiarisa l'Empereur avec les idées de Turgot et de Necker (Joseph II aurait voulu attirer ce dernier à Vienne). Le joséphisme ne fut pas seulement une *Sonderform* de l'*Aufklärung* (clin d'œil au *Sonderweg* du grand voisin?), mais un mouvement social et culturel autrichien, une «modernisation défensive» aux effets durables. Erik Zöllner reprend l'historiographie du joséphisme depuis l'ouvrage de Georgine Holzknicht (1916) jusqu'à celui de Valjavec, en passant par Winter, Maass et Reiser. La première voyait les sources du joséphisme dans le gallicanisme, les théories conciliaires, l'épiscopalisme, le jansénisme et ne négligeait pas l'aspect pratique de certaines mesures comme la suppression des couvents; elle réagissait contre le poids trop grand donné à l'influence du droit naturel (et contre l'enseignement contemporain de Hans von Volkolini). Winter insista sur l'expérience de la Bohême et les précurseurs que furent Magni, Hirnheim, Sporck et Bolzano; Valjavec sortit du cadre spatio-temporel du quadrilatère et de la fin du XVIII^e siècle; Maass mit l'accent sur l'action violente de Kaunitz et sur le champ d'expérience du Milanais. Les racines furent profondes (le lien des Habsbourg avec les Staufen), les influences multiples: Grotius, Leibniz, Wolff, Giannone, Muratori, le cercle de Firmian à Milan, Montesquieu bien sûr, qui visita l'Autriche en 1728. Avant Joseph II, dont Zöllner affirme la sincérité du catholicisme, il y eut le prince Eugène ... Tous les *Aufklärer* furent-ils joséphistes? Assurément non, comme en porte témoignage Karl von Zinzendorf. En sens inverse, il y eut des joséphistes peu éclairés, comme l'empereur François II: la routine bureaucratique joséphiste sans l'esprit. Certes l'Autriche ne put aligner d'aussi grands noms d'hommes des Lumières que certains autres Etats. Mais à la différence de la France où Turgot et bien d'autres échouèrent, elle peut mettre en avant l'efficacité d'une bureaucratie imprégnée du sens du devoir envers l'Etat. Le combat entre ceux qui faisaient du joséphisme un *Reformkatholizismus* et ceux qui tenaient pour un *Staatskirchentum* semblait apaisé lorsque parut l'ouvrage de Peter Barton (1977) pour qui les prétentions de l'Etat sur l'Eglise remontaient à Rodolphe IV et qui faisait du *Staatskirchentum* une maladie endémique de l'Autriche, avec toutes les conséquences sur les possibilités d'existence d'un vrai mouvement de réforme de l'Eglise. Elisabeth Kovács élargit le propos et montre que la volonté de l'Etat de dominer l'Eglise exista dans toute l'Europe occidentale, avant et après la Réforme, en pays catholique comme en pays protestant. Frédéric III obtint du pape, contre son soutien, la nomination à 24 évêchés et 400 bénéfices et la création des sièges de Vienne et de Wiener-Neustadt. Les ducs de Bourgogne avaient eux-aussi négocié avec le pape et l'on sait que certains historiens, tel H. Wiesflecker, insistent sur le poids de l'héritage bourguignon chez l'Empereur Maximilien. Il y eut aussi la Belgique avec Stockmann, van Espen, Patrice Neny, qui fournit aux conseillers de Marie-Thérèse et de Joseph II tout un argumentaire pour leur politique religieuse et ecclésiastique. Le joséphisme qui eut des racines à l'extérieur de l'Autriche, entretint des relations étroites avec l'*Aufklärung* catholique du reste de l'Empire. Harm Klueting brosse une comparaison entre les deux mouvements: influence du jansénisme dans la monarchie des Habsbourg, ainsi qu'à Passau et Salzbourg, poids plus restreint ailleurs; rôle des universités de Halle et Leipzig pour la pénétration des Lumières du Nord dans l'Allemagne catholique; action pionnière de Joseph II pour obtenir une «régulation» des diocèses (i. e. l'adéquation avec les frontières politiques), prémices d'une sécularisation des principautés ecclésiastiques en 1803; en revanche antériorité de la Bavière pour le courant d'hostilité aux réguliers qui, après s'être déchaîné en Autriche, revint sévir dans l'Allemagne du Sud et de l'Ouest après 1795; similitude entre le programme de la *Punctatio* d'Ems, paraphée par les trois archevêques-électeurs et l'archevêque de Salzbourg, et le programme ecclésiastique de Joseph II, chaque mouvement ayant son autonomie; statut de modèle donné à la réforme scolaire de Feldbiger en Autriche-Bohême (1774), encore que des tentatives notables puissent être relevées antérieurement à Mayence, Wurzburg ou Bamberg ...; pour les universités, ce sont Halle et Göttingen qui rayonnent et inspirent les créations de Bonn et Münster. Les modèles venus du Nord protestant eurent parfois un plus grand poids que ceux

venus d'Autriche, même dans les territoires ecclésiastiques du Sud et de l'Ouest. En Italie, la fin de la domination espagnole fut une coupure fondamentale pour l'histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat: le juridictionnalisme, le jansénisme, le pontificat de Benoît XIV créèrent un climat qui prépara la péninsule à recevoir l'impact du joséphisme que Carlo Capra suit en Lombardie, en Toscane et à Naples: dans le Milanais, les clercs devinrent des citoyens comme les autres (suppression du for); les réguliers tombèrent à 43 % de leur effectif de 1770; un séminaire général à Pavie se substitua aux séminaires épiscopaux. En Toscane, le terrain avait été préparé par Rucellai au temps de la régence lorraine; la collaboration du philojanséniste Grand Duc et de Ricci, évêque de Pistoia et Prato en 1780 aboutit aux *Cinquantesette punti ecclesiastici* de 1786, *magna carta* du réformisme piéto-léopoldien. Les résultats furent moins voyants au royaume de Naples, en dépit de la grande tradition juridictionnaliste de la «Storia Civile» de Giannone: confiscation de tous les biens ecclésiastiques en Calabre après le tremblement de terre de 1783, suppression de l'Inquisition ... En Transylvanie (Alexandru Duțu), le règne de Joseph II correspondit à un essor de la culture roumaine. L'Empereur avait visité la province à cinq reprises et s'était penché sur le sort des paysans roumains. L'avalanche de décrets en langue roumaine modifia le cours des choses dans un sens favorable. L'Ecole transylvaine publia ses premiers travaux sur la langue roumaine. La patente de tolérance donna des droits aux orthodoxes. Ainsi aboutit-on au «Suplex Libellus Valachorum» de 1791, manifeste politique des Roumains. La mémoire de Joseph II, plus qu'ailleurs, fut honorée en Transylvanie. La Suisse, placée entre les deux impérialismes français et autrichien, devait choisir son camp. Robert Fleck montre que la très mauvaise impression laissée en Suisse par le passage de Joseph II dans l'été 1777 poussa les cantons à renouveler le traité avec la France. En revanche, la patente de tolérance eut le meilleur écho dans les cantons protestants. Les cantons catholiques, plus rétifs aux Lumières, finirent par être sensibles aux influences venues de France puis d'Autriche. La «Société helvétique», fondée en 1761 par Isselin, passa à l'offensive. On supprima 25 jours fériés et de nombreuses congrégations à Fribourg, ce qui n'alla pas sans protestations populaires ... Le lien est établi entre cette décennie réformatrice et la décennie «révolutionnaire» qui suivit. Au total, un ouvrage, petit de volume, riche de contenu, de mises au point, de suggestions.

Claude MICHAUD, Orléans

Gerhard W. FUCHS, Karl Leonhard Reinhold – Illuminat und Philosoph. Eine Studie über den Zusammenhang seines Engagements als Freimaurer und Illuminat mit seinem Leben und philosophischen Wirken, Frankfurt am Main (Peter Lang) 1994, 187 S. (Schriften der Internationalen Forschungsstelle »Demokratische Bewegungen in Mitteleuropa 1770–1850«, 16).

Si beaucoup de penseurs, hommes de lettres, philosophes et théoriciens divers tombent dans l'oubli (sans que cela soit nécessairement le résultat d'un «complot» ...), il est toujours intéressant, et parfois utile, de (re)découvrir et de faire connaître ces «mineurs» sans lesquels, écrivait Werner Krauss, il n'y aurait pas eu transmission des valeurs de l'*Aufklärung*. Karl Leonhard Reinhold fut l'un d'eux, non sans une certaine originalité d'ailleurs. C'est lui qui introduisit la pensée de Kant à l'Université d'Iéna (où Schiller fut nommé sur sa recommandation), d'où elle irradiia vers Halle, Berlin, Tübingen, puis Kiel et l'Allemagne du Nord. Les «Lettres sur la philosophie kantienne», publiées en 1786–87 dans le «Mercur allemand», puis rééditées en volume sous une forme enrichie, ont rendu accessible la philosophie critique en même temps qu'elles orientèrent la fameuse «querelle spinoziste» vers de nouveaux et fructueux débats. Un peu naïvement peut-être, Reinhold entreprit de développer une «philosophie élémentaire» dont l'objet était, en proposant une nouvelle «théorie de la puissance de représentation», de définir les prémisses de la philosophie transcendantale et de fonder ainsi